

Portrait de l'écrivain en pianiste

Anne Lagardère

Volume 39, numéro 4 (232), août 1997

Écrire l'amour, encore...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31743ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lagardère, A. (1997). Portrait de l'écrivain en pianiste. *Liberté*, 39(4), 29–35.

ANNE LAGARDÈRE*

PORTRAIT DE L'ÉCRIVAIN EN PIANISTE

Puisqu'après tout il s'agit aujourd'hui de l'amour, j'ai décidé de vous parler d'une de mes passions. Une passion aussi ancienne que continue – ce qui, reconnaissez-le, est d'un grand mérite pour une passion... –, une passion le plus souvent inavouée, pourtant, à bien y réfléchir – et tant pis si vous êtes déjà déçus! –, pas si inavouable...

L'objet de cette prédilection est un livre, un petit livre, un court roman écrit voici plus de trois siècles par une femme qui, lettrée et mondaine, n'accepta qu'avec réticence de s'en reconnaître l'auteur. Ce roman, les jeunes Français d'aujourd'hui ont des difficultés à «y entrer», comme ils disent. Or moi, chaque fois que je le relis, chaque fois que j'ai l'occasion de l'évoquer, je vibre d'un tel enthousiasme que mes étudiants, pourtant habitués à ma véhémence et pleins d'indulgence pour mes débordements, en sont cette fois troublés... De l'utilité des passions... De la contagion des passions... En général ils y reviennent, à cette histoire bizarre d'un amour d'emblée impossible – et jusque-là rien de bien bizarre! –, d'un amour qui restera impossible lors même que l'obstacle

* Née à Toulouse (France), en 1954. Professeur de littérature.

Publications récentes:

La vie indirecte, roman, Paris, Seuil, 1991.

Après la honte, roman, Paris, Seuil, 1994.

Les détails, récit, Paris, Seuil, 1996.

aura été levé. L'obstacle... Quel obstacle? Le mari, le devoir, la Vertu, le Repos... Qu'importe, puisqu'à présent, bien sûr, vous avez deviné: je parle de l'admirable *Princesse de Clèves*.

Plus précisément je voudrais évoquer une page de ce roman. Une page que vous ne pouvez pas avoir oubliée. Souvenez-vous. Nous sommes à la fin du livre. Notre héroïne a beau résister, feindre, fuir, la voilà toujours plus amoureuse d'un duc de Nemours lui-même éperdu, il se sait aimé: il a surpris l'incroyable aveu de la princesse à son époux. Or ici, une fois encore, Madame de Clèves est allée se réfugier à la campagne et c'est dans ce lieu décidément magique qu'est le pavillon de Coulommiers que Nemours, une fois encore, va venir nuitamment la surprendre. Je ne résiste au plaisir de vous lire quelques lignes:

Il vit beaucoup de lumières dans le cabinet; toutes les fenêtres en étaient ouvertes et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres qui servaient de portes, pour voir ce que faisait Mme de Clèves. Il vit qu'elle était seule; mais il la vit d'une si admirable beauté qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisait chaud, et elle n'avait rien, sur sa tête et sur sa gorge, que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos, avec une table devant, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans; elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua que c'étaient des mêmes couleurs qu'il avait portées au tournoi. Il vit qu'elle faisait des nœuds à une canne des Indes fort extraordinaire qu'il avait portée quelque temps et qu'il avait donnée à sa sœur, à qui Mme de Clèves l'avait prise sans faire semblant de la reconnaître pour avoir été à M. de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur que répandaient sur son visage les

sentiments qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla, proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz, où était le portrait de M. de Nemours; elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner. On ne peut exprimer ce que sentit M. de Nemours dans ce moment.

J'étais fort jeune lorsque je lus pour la première fois cette page. J'ignorais tout de l'amour et, lisant ces lignes, je ne pouvais savoir pourquoi elles me transportaient. Sans doute était-ce très bien ainsi.

Un peu plus tard, à un âge où l'on est un peu moins ignorant, sinon des choses de l'amour elles-mêmes, du moins de ses propres désirs, je songeai que j'avais aimé cette page parce qu'elle était merveilleusement *romanesque*: un lieu retiré, la nuit, entre parc et forêt... un pavillon illuminé, un homme épris qui s'introduit... mais attention, pas n'importe qui, l'homme épris... un duc, pensez, presque aussi bien qu'un chevalier! Et que fait-il? Il contemple l'être adoré! Là aussi, pas n'importe qui, l'être adoré: une princesse! une princesse aussi sage que belle... Bref, un conte de fées! voilà ce qu'à quinze ans j'avais lu et aimé! et voilà ce sur quoi désormais, frôlant la vingtaine, je croyais bon d'ironiser.

Un peu plus tard, à l'époque où l'on commence enfin à distinguer intelligence et dérision, authentique maturité et triste vieillesse du blasé, je revins à ces pages et je compris qu'elles contenaient bien plus qu'une mythologie d'adolescente. Car Madame de La Fayette, tout en reconduisant la stratégie la plus romanesque (c'est-à-dire la plus poétique), se livrait aussi à une magnifique *analyse* de la féminité, et une analyse qui n'en finissait pas de me parler: se donner... se refuser... comment, en tant que femme, continuer de se refuser tout en trouvant le moyen de se donner... en d'autres termes, comment se maintenir comme objet, objet du désir de l'autre, puisque non possédé, tout en accédant à la dimension de sujet... oui,

sujet, puisque soi-même son propre désir, on accepterait enfin de l'éprouver, mais aussi de le manifester, voire, fût-ce comme ici dans des médiations pudiques, de le réaliser...

Inutile de le préciser: si ma vie sentimentale alors s'était déjà enrichie, ma passion pour la littérature, elle, était devenue absolue, radicale, définitive. J'étais déjà passée de l'amour de la lecture au rêve (presque honteux tant il se jugeait prétentieux!) d'écrire. Or «écrire», Madame de La Fayette m'en donnait d'emblée dans cette page, dans cette page «d'amour», une magnifique *définition*: ne se contenter ni de raconter, ni de représenter, ni de chanter, mais DIRE, et disant, réaliser ce miracle: l'amour restait, ou pour être plus précis, redevenait une merveille et un mystère à l'instant même où il s'éclairait, où était explorée une part de sa complexité...

En fait de complexité, je n'étais pas au bout de mes surprises. Aujourd'hui, cette page, j'y découvre toujours de nouvelles richesses et d'étranges ambivalences...

Que Madame de La Fayette y accompagne, y orchestre le merveilleux de l'amour, certes. Tout est là pour faire communiquer érotisme et sublimation amoureuse. Tout est là surtout pour que ces deux pôles viennent s'étayer l'un l'autre. Franchement, si Madame de Clèves devient soudain si intensément désirable aux yeux de Nemours (et aux nôtres!), si ses gestes, tous ses gestes et ses attitudes, prennent une signification aussi nettement érotique, n'est-ce pas parce que, d'habitude, tout, dans son comportement, son existence, dans son décor ou ses parures elles-mêmes, tout vient nier cette dimension? Par ailleurs, cette lenteur, cette douceur quasi surnaturelles avec lesquelles elle vient nouer des rubans à la canne de l'être aimé, cette lumière de son visage, ce rayonnement qui émane d'elle, lorsque, flambeau à la main, elle s'approche du tableau pour contempler son Nemours en gloire, tous ces éléments auraient-ils un tel impact

poétique si, au moment où ils sont censés recouvrir, ils ne désignaient le désir, le désir le plus physique, le plus incarné? En poète, Madame de La Fayette a admirablement compris la nature de la sublimation: ni réalisation, ni refoulement, mais déplacement, mais changement de plan, avec, à la clé, une jouissance, une jouissance *réelle*.

Et pourtant, pourtant... On peut entendre aussi dans cette page un accent très différent... Que la sublimation flirte ici avec le sexe, certes; n'est-ce pas sa nature, et sa beauté? Mais elle flirte avec des motifs autrement paradoxaux...

Notre Nemours, regardez comme il retient son souffle au lieu de se manifester, comme il se tait, comme il fait durer... Est-ce que «voir» lui suffirait? D'ailleurs, qui voit-il au juste? La Princesse elle-même ou son propre reflet sur son visage, son double dans ce tableau? Narcisse, quand tu nous tiens...

Quant à Madame de Clèves, tout abandonnée à la joie d'aimer, si on examine de plus près les méditations qui lui permettent (sans culpabilité!) de réaliser son désir, on trouve de quoi s'alerter: qui aime-t-elle en cet instant? Nemours ou cette canne, son substitut, ce symbole de la puissance masculine, une puissance qu'elle aurait pu enfin, et ce, de façon quasi illicite, s'approprier? Nemours, l'homme réel, incarné ou une image, un reflet? Nemours ou un mythe déjà anachronique, celui du vaillant guerrier? Plus troublant encore: lui absent, n'est-elle pas en train de prouver, dans la solitude de son secret, qu'elle peut se passer de lui, qu'elle peut rêver et jouir, certes par lui mais sans lui?

Étrange scène d'amour quand on y songe: pas plus que les corps, les yeux de nos deux amants jamais ne se toucheront... Étrange scène d'amour: elle dirait *aussi* que les fantasmes se croisent sans se rencontrer, que le désir ne se donne un objet que pour mieux l'occulter...

Étrange sublimation surtout, tout entière modelée, alimentée, fût-ce de façon délicieusement euphémisée, par les formes les plus dures de ce que d'aucuns aujourd'hui appellent la «perversité»: voyeurisme, narcissisme, onanisme, fétichisme...

Oui, étrange sublimation. Mais sublime littérature...

Vous me pardonnerez, j'espère, ce trop long commentaire. Mais, vous l'avez compris: Madame de La Fayette, dans cette page, à mes yeux, a exemplairement écrit *l'amour*. Portée par le fabuleux pouvoir qu'est la médiation narrative, romanesque, littéraire, elle a pu aller au-delà de ce que les catégories de son temps lui permettaient de dire, au-delà sans doute de ce que, dans l'intimité de sa conscience, elle-même aurait jamais osé se formuler...

C'est de cela, je crois, qu'il s'agit *toujours* en littérature: voiler, parer, esthétiser mais pour dévoiler et désigner les replis obscurs... explorer les abîmes les plus inquiétants mais en se rappelant cette merveille: ces zones d'ombre sont aussi l'ombre portée de notre lucidité... habiter son siècle, son temps, sa tête, voire ses convictions, mais aussi explorer, et grâce à l'élaboration formelle, finir par dire, presque à son insu, ce que jusque-là on ne se savait pas penser...

Nous en sommes tous conscients: à propos de l'amour, dans nos vies d'homme tout comme dans notre pratique littéraire, deux dangers nous guettent, aussi redoutables l'un que l'autre: le sentimentalisme niais, l'idéalisme de pacotille, et le cynisme désabusé... Si l'écrivain digne de ce nom peut nous aider à éviter ces périls, c'est peut-être parce qu'au fond il ressemble à un pianiste: il joue à deux mains... Ce que l'une désenchante, l'autre, à mesure et en mesure, le réenchante...

Alors *écrire l'amour* (c'est-à-dire à mes yeux *écrire*, «écrire», tout court), écrire donc, *écrire*? avec un point d'interrogation?... oui, oui, plus que jamais. Car cette tâche que je viens d'évoquer, certains avant nous, à côté de nous,

et nombreux, et avec quelle force, ont pu ou peuvent la mener à bien. Mais elle ne saurait être achevée: nos croyances, nos adhésions, nos expériences les plus intimes ont un besoin constant d'être interrogées et parfois traitées sans ménagement. Faute de ce traitement, elles se sclérosent ou dépérissent, effondrées sous leur propre poids, engluées dans leur sirop...

Et puisque, décidément, mon sujet m'a porté vers les images et les métaphores, je finirai par une brève allégorie: L'écriture au fond n'est peut-être qu'un interminable et merveilleux et paradoxal procès; dans ce procès, nos désirs, tous nos désirs, – y compris l'amour, dans ses formes les plus simples (ce qui ne signifie pas «grossières»), jusque dans ses formes les plus élaborées (ce qui ne signifie pas «épurées»), tous nos désirs donc seraient à la fois les plaignants et les accusés... Quant à nous, les écrivains, ou plutôt les éternels aspirants à écrire, nous y jouerions là un drôle de rôle: un peu témoin, un peu greffier, assumant tantôt l'accusation, tantôt la défense... Mais qu'importe, puisque, au terme de la procédure, aucun verdict n'est prononcé... Ni de sentence... Encore moins de sanction... Si ce n'est celle-ci, si douce et si difficile: continuer...